

PPO Saigon, ville coloniale

→ Dossier documentaire

Document 1 : La Cochinchine au Trocadéro



« La pagode de Phouc-Kien est un des plus curieux édifices de la ville de Cholon ». Couverture du *Journal des Voyages* paru le 10 juin 1900 pour l'exposition universelle. Gravure de Vintraut in *Encyclopédie Larousse* en ligne.

Document 2 : Saigon, une ville européenne ?

A Saigon, la population européenne est, à l'instar de toute la colonie, une population minoritaire [...] Les Européens étaient 4 000 au début du siècle. [...] La ville coloniale est un lieu d'expression symbolique de la hiérarchie coloniale : les Européens vivent dans des quartiers séparés, généralement ceux de villas, lorsque les Asiatiques vivaient dans les quartiers périphériques. Entre les deux, la cité Heyraud est l'exemple néanmoins d'un quartier mixte, qui assure la transition entre les deux espaces. Y vivent des Européens modestes, des métis, et des Indochinois, intermédiaires de la société coloniale.

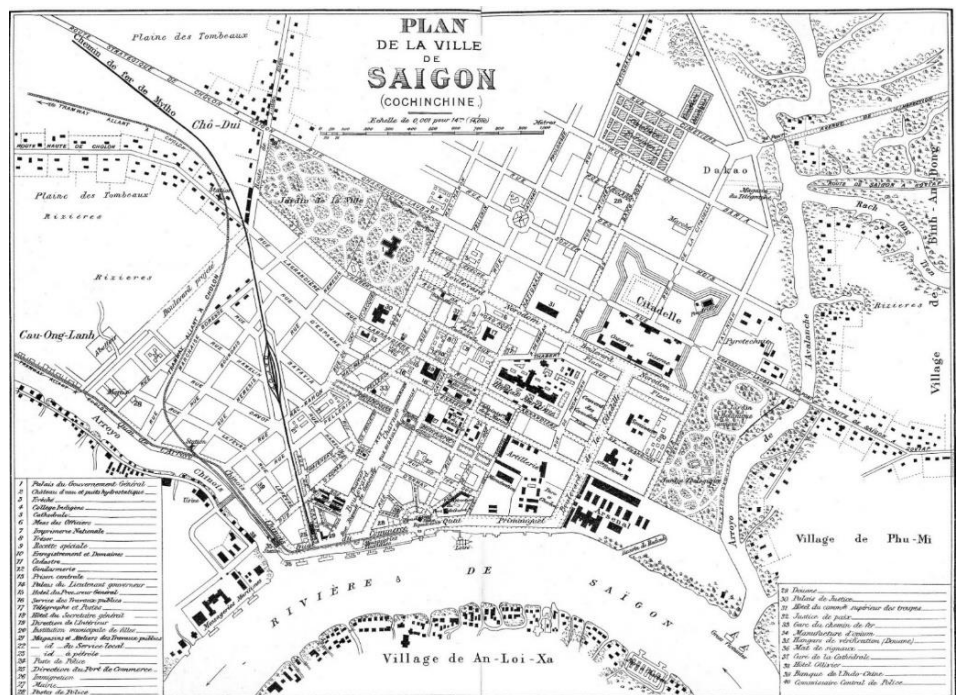
Pierre Loti éprouve, en 1883, un sentiment de familiarité à propos de Saigon, qui lui rappelle Rochefort. Il décrit « une sensation inattendue, celle d'une arrivée au logis [...] ». Saigon est le lieu d'une sociabilité à l'européenne : opéra, hippodrome, stade pour les matchs de football ou de rugby, et surtout le cercle sportif saïgonnais contribuent à fournir aux Européens les divertissements nécessaires à leur séjour colonial. Ce dernier est très sélectif dans le recrutement social de ses membres, et on y pratique des activités propres à la bourgeoisie, le bridge, la piscine, le tennis, l'escrime. [...] D'autres formes de sociabilités plus marginales n'en demeurent pas moins assidûment pratiquées par les Européens, et contribuent à faire de Saigon une ville à l'exotisme extrême-oriental

fantasmé. L'opium y est vendu librement par la régie des douanes.

LEROY Thibault, « Saigon, une ville européenne ? » in *Encyclopédie pour une histoire nouvelle de l'Europe* [en ligne], 2016, mis en ligne le 19/11/2015, consulté le 17/03/2019.

Document 3 : [Plan de Saigon](#), Edition John Bartholomew, vers 1896 in site web [belleIndochine.free.fr](#)

En 1862, l'amiral Bonard, gouverneur de Cochinchine décide de construire une ville de 500 000 habitants (elle en regroupe 10 fois moins en 1900). Une seule génération suffit à créer la Saigon moderne. Inspirés par le Paris Haussmannien, les bâtisseurs drainent les marécages, aménagent les voies fluviales et terrestres. Entre la rivière de Saigon, l'arroyo (canal) chinois et la citadelle rasée s'ouvre un damier régulier de rues, certaines prenant les noms des héros de la conquête. En 1868, le palais du gouverneur voit le jour, puis l'hôtel des postes et télégraphes, tandis que les casernes occupent le terrain de l'ancienne citadelle. Dès 1883, la cathédrale Notre-Dame en brique rouge dresse ses deux tours. Ajoutons, pour les services publics, un palais de justice, l'arsenal, une prison, un hôpital, une gare et les bureaux de la police et des douanes. Un théâtre municipal, un jardin botanique et un zoo s'occupent de distraire la société européenne.



Document 4 : Congaïs et métis

Les métis, souvent non reconnus par leur père, sont considérés comme indigènes et ne peuvent accéder à la citoyenneté. Les situations de concubinage en Indochine sont fréquentes avant 1914, et résultent de la présence nombreuse de militaires. L'armée favorise ces unions, car elles garantissent aux soldats une relative stabilité.

C'est aussi le cas des colons qui ont du mal à faire venir une épouse française. En revanche, officiers et fonctionnaires, lorsqu'ils se mettent en ménage, sont traités d'« encongayés » (de « congai », francisé du vietnamien con gai, « fille »).

Les enfants métis posent problème : le plus souvent non reconnus par leur père, et de ce fait ne pouvant accéder à la citoyenneté, ils sont forcément indigènes, avec les restrictions de droits que cela suppose. Problème juridique, problème moral, problème social également, car ils ne peuvent, en tant qu'indigènes, prétendre qu'aux emplois subalternes de l'administration. Par ailleurs, ils sont rejetés par la société coloniale qui dit d'eux qu'« ils héritent de toutes les tares, du côté français comme du côté annamite ».

Des Sociétés de défense de l'enfance métisse abandonnée tentent de leur venir en aide, le plus souvent en les retirant à leur mère. En 1906, un décret leur facilite l'accès à la citoyenneté. Dès lors, les garçons vont être employés dans l'administration, douanes, police, sûreté, prisons, en raison de leur double culture. Cela les identifiera, aux yeux des Vietnamiens, à des larbins de l'ordre colonial, et donc des traîtres à leurs origines. L'intégration des filles métisses fut plus aisée, notamment par mariage avec des Français.

ROLLAND Dominique, « Congaïs et métis » in *Le Vietnam depuis 2000 ans*, Les collections de l'Histoire N°62, janvier 2014.

Document 5 : Bibendum, symbole d'oppression

Les difficiles conditions de travail sur les plantations Michelin -implanté à partir de 1924 et détenant 15000 ha en Indochine- inscrivent dans la mémoire vietnamienne Bibendum comme l'emblème de l'exploitation coloniale. Michelin achète les premières récoltes d'hévéa, plante introduite en 1897 par Alexandre Yercin (médecin de l'institut Pasteur) pour financer ses expériences, en 1903. La culture du « caotchu », le bois qui pleure en quechua, est encouragée par Paul Doumer. Nées d'initiatives individuelles, les premières plantations d'hévéa (200 hectares en 1908) s'installent dans les environs de Saïgon et connaissent leur âge d'or dans les années 1920. L'Indochine devient une lucrative « terre de rapport ».



Document 6 : Une colonisation Humaniste ?

Dès 1878, débutent des campagnes de vaccination qui prennent ensuite un caractère massif et systématique. En décembre 1890, Louis Pasteur propose à Albert Calmette, médecin de la marine, microbiologiste autodidacte et bon connaisseur des tropiques, de partir en Indochine créer un laboratoire pour produire des vaccins et étudier les pathologies locales.

Arrivé à Saïgon, Albert Calmette installe son laboratoire à côté de l'hôpital militaire ; l'étable occupe l'essentiel de l'espace, où des génisses puis des buffles servent à produire le vaccin antivariolique. Comme Pasteur à Paris, Calmette joue au « montreur de microbes », en étudiant au laboratoire les pathologies des patients voisins et en s'intéressant à des produits « biologiques » locaux, comme l'opium et l'alcool de riz [...]. Il fait de son laboratoire « un institut en petit » : on fait la queue pour se faire vacciner contre la variole, qui fait encore des ravages à l'époque ; des personnes mordues par des chiens affluent de toute la colonie pour être sauvées de la rage ; les finances se portent bien ; le gouverneur est satisfait.

Calmette rentre en 1893, emportant dans ses bagages notes et matériel pour poursuivre ses recherches, en particulier sur les venins de serpents. Le laboratoire de Saïgon poursuit sur sa lancée modeste, tout en servant de base à des missions de recherche qui rayonnent dans la région, dont celle d'Alexandre Yersin qui découvre en 1894, à Hong Kong, le bacille de la peste. Il devient officiellement en 1904 l'Institut Pasteur de Saïgon - une manière de formaliser son statut de filiale de Paris, et d'affirmer son autonomie par rapport au gouvernement local.

Les disciples de Pasteur ne cachent pas leur fierté de participer à l'œuvre coloniale¹. Vaccins, bouillons de culture, sérums et moustiquaires sont des outils d'empire : instruments stratégiques pour protéger la santé des troupes et des colons, ils servent aussi à la « conquête des âmes et des cœurs ». Ils ont rendu « l'œuvre de colonisation », écrit Calmette en 1905, « éminemment humanitaire et civilisatrice ».

LACHENAL Guillaume, « 1891 : Pasteuriser l'empire » in BOUCHERON Patrick (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017, pp 534-537.

¹ À la fin des années 1930, les pastoriens sont ainsi installés à Tananarive, Brazzaville, Dakar, Alger, Tunis, Tanger, Casablanca, Hanoï, Nha Trang ou Nouméa, et sont même « réclamés » par des nations étrangères, en Iran et en Grèce. Le soleil ne se couche jamais sur les « Instituts Pasteur d'outre-mer ».